

Société Alkan

145, rue de Saussure
75017 PARIS

Bulletin 33 - Juin 1996

Assemblée générale record

Record, cette assemblée du premier avril 1996 (date des obsèques de Charles-Valentin Alkan!) le fut vraiment: nous atteignîmes à cette occasion l'étiage de nos onze années d'existence, avec sept participants, dont Averil Kovacs et Peter Grove, venus spécialement d'Angleterre. L'optimisme étant de rigueur, nous y verrons le signe récurrent d'une excellente santé, chacun s'estimant particulièrement satisfait.

Comme l'an passé, Laurent Martin a introduit la réunion avec des pièces pour piano de Maxime et Napoléon Alkan. Si le premier ne brille décidément pas par son invention musicale, la *Marche religieuse* op. 9 ou la *Musette* op. 11 du second ne manquent pas de saveur, même si l'on reste très loin du génie du frère aîné.

Étant une fois de plus les hôtes des éditions Billaudot, nous avons pu apprécier *de visu* la qualité exceptionnelle de l'édition monumentale Rameau dont deux volumes ont déjà paru, et nous avons évoqué le centenaire de cet éditeur ainsi que son inlassable action en faveur d'Alkan.

Ce sont les projets éditoriaux qui ont finalement le plus retenu l'attention. *Piano et Romantisme*, que vous recevez enfin, deux ans après y avoir souscrit, était au stade ultime de sa fabrication. Monsieur Derveaux a confirmé sa volonté d'éditer le catalogue de l'œuvre d'Alkan qui, prenant sans cesse de l'embonpoint (on parle maintenant de 250 à 300 pages), pourrait paraître en 1997. On a souligné le bon fonctionnement de l'association qui a permis la découverte d'une partition inconnue (grâce à Marc-André Hamelin) et de notes inédites d'une élève, rapidement publiées.

Sylvie Vaudier, François Derveaux et Laurent Martin ont été, sans surprise, réélus à l'unanimité; la composition du bureau reste inchangée.

Nous avons dit que le premier numéro si longtemps annoncé de *Piano et Romantisme* a enfin vu le jour. Ceux qui y avaient souscrit le reçoivent, avec quelque plaisir j'imagine. J'avouerai avec immodestie que le résultat me paraît satisfaisant. Les chapitres annoncés ne sont pas tous au rendez-vous: deux auteurs ont jugé préférable de ne point donner leur *imprimatur* à cette réédition, et nous avons donc remplacé leur prose par d'autres textes, aussi intéressants me semble-t-il. L'homogénéité du recueil n'en souffre pas. Les éditions Billaudot ont donné à ce cahier un aspect très attrayant, qui sera le gage, espérons-le, d'un certain succès, garantissant ainsi une longue vie à ce nouveau périodique... sans périodicité fixée pour l'instant! *Piano et Romantisme* n'est bien entendu pas réservé à ses souscripteurs: vous pouvez vous le procurer grâce au bon de commande ci-joint.

François LUGUENOT

Disques et articles

Concerts

Le jeudi 14 mars, au Sheldonian Theatre d'Oxford, Jack Gibbons a joué *Les Soupirs* et *Le Staccatissimo* op. 63, la *Marche funèbre* op. 26 et la *Marche triomphale* op. 27 d'Alkan ainsi que des pièces de Chopin, Debussy et Gershwin.

Disques

Recueils de Chants n°1 et 2, Deux petites pièces op. 60, par Jacqueline Méfano, pièces vocales religieuses.

Voici le troisième volume de l'« intégrale » entreprise par Paul Méfano qui paraît, et nous procure une satisfaction bien plus grande que le précédent disque qui comprenait les trois derniers *Recueils de Chants* par Jacqueline Méfano. Dans les deux *Recueils* op. 38, la pianiste ne résout certes pas tous ses problèmes techniques (*Fa* manque furieusement de fluidité, les passages rapides en accords accrochent toujours un peu et le tempo reste trop fluctuant), mais le résultat est tout de même infiniment plus satisfaisant, la musique semble beaucoup mieux sentie. Le « clou » du récital est cependant constitué par les pièces vocales religieuses qu'on avait pu entendre à France Musique en 1991. Les deux chœurs composés pour les recueils de Samuel Naumbourg (*Halelûyah* et *Es haïm*) sont remarquablement rendus par l'ensemble Les Jeunes Solistes dirigé par Rachid Safir, ce qui achève de disqualifier la médiocre version des Kentish Opera Singers dirigés par Mark Fitzgerald (disque Symposium 1062). Les *Trois anciennes mélodies juives* et le *Deuxième verset du 41^e Psaume* sont interprétés avec la plus grande sensibilité par Rachel Yakar et Jacqueline Méfano ; la grande soprano, outre qu'elle prononce l'hébreu avec soin, donne une profonde signification religieuse à ces pièces encore inédites. La troisième *Ancienne mélodie juive*, pour clavier seul, distille une mélodie prégnante et magnifique qu'on aimerait entendre se développer longuement.

Recueils de Chants n°3 à 5, par Jacqueline Méfano

Décidément, *Le Monde de la Musique* s'efforce, avec succès, de confier les critiques des enregistrements d'œuvres d'Alkan aux plus incompetents de ses collaborateurs. L'heureux règne de Gérard Condé serait-il déjà achevé ? Après Gérard Manoni, voilà donc Franck Mallet (*Le Monde de la Musique*, n°198, avril 1996, p. 70) qui, donnant à ce disque la même note qu'à la « compilation » d'enregistrements de Laurent Martin et Bernard Ringeissen parue chez Naxos (mais oui !), nous affirme que la construction du *Scherzo-Coro* du 5^e *Recueil de Chants* « n'a rien à envier à celle de la *Sonate* de Liszt » (*sic*). Que cette pièce d'Alkan soit exceptionnellement belle, nous l'affirmons avec force. Aller la comparer à la *Sonate* de Liszt suffit à comprendre que l'auteur de la critique n'avait rien à dire ! Autant comparer une nouvelle de Maupassant aux *Misérables* de Hugo.

« Compilation » chez Naxos

Dans l'*American Record Guide*, M. Schonberg fait une critique élogieuse de ce disque que certains ont pu trouver bizarrement composite, ajoutant que des deux pianistes, « Martin est le plus subtil, Ringeissen le plus assuré ».

Grande Sonate et *Sonatine* par Marc-André Hamelin

Les critiques les plus laudatives se succèdent pour célébrer cet enregistrement qui fera date dans la discographie d'Alkan. Ainsi en juge M. Manildi dans *American Record Guide* (58, n°6, novembre-décembre 1995). Dans *Fanfare* (19, n°3, janvier-février 1996), Paul Rapoport, après avoir décrit

toutes les invraisemblables qualités du pianiste indique: « Que quelqu'un puisse jouer de cette façon est certainement imaginable. Que quelqu'un joue *réellement* de cette façon est incroyable. J'écoutai la *Sonatine* et *Le Festin d'Ésope* pour la première fois dans ma voiture. Je faillis sortir de la route – plusieurs fois. »

12 Études dans tous les tons mineurs op. 39, par Jack Gibbons

Le même critique dans le même numéro de *Fanfare*, rejoint notre opinion concernant l'album de Jack Gibbons paru chez ASV: on y trouve beaucoup de bonnes choses, mais aussi des erreurs assez nombreuses, un certain manque de maîtrise intellectuelle, de recul, de conception musicale d'ensemble, ce qui laisse toujours la première place à Smith, Lewenthal ou Hamelin.

Articles et livres

À l'occasion d'une exposition organisée au musée d'Orsay à Paris du 25 mars au 23 juin 1996, les éditions Fayard et la Réunion des musées nationaux ont fait paraître un ouvrage collectif sous la direction d'Henri Loirette, commissaire de l'exposition: *Entre le théâtre et l'histoire, la famille Halévy (1760-1960)*. Si l'évocation du compositeur Jacques-Fromental Halévy ne donne lieu à aucun rapprochement avec Charles-Valentin Alkan, Anne Borel, dans le chapitre consacré à Geneviève Strauss, femme de Georges Bizet, évoque Delaborde aux pages 120 et 121. Lors du dernier été que le compositeur de *Carmen* passe à Bougival, il est entouré d'amis artistes: Ernest Guiraud, Pauline Viardot, Ivan Tourgueniev « et le pianiste Delaborde, avec qui Bizet va nager et qui, surtout, remplit auprès de Geneviève le rôle du sigisbée qui lui est indispensable. » En juin 1875, Bizet meurt: « "Delaborde! Allez et cherchez Delaborde tout de suite!" s'écrie Bizet dans ses derniers instants. Il pressent à l'évidence que "Geneviève en larmes" aura besoin d'un soutien imminent et c'est sans jalousie qu'il appelle au secours cet ami de la famille et de sa femme. » Veuve à 27 ans, pleine de charme, Geneviève Strauss reste très entourée. En 1944, Daniel Halévy se remémore: « Et Delaborde, épisode oublié, surgit en premier: "Très courtisée (elle avait le besoin de l'être), elle avait été demandée par un ami de Georges, le pianiste Delafosse (je ne suis pas sûr du nom), et lassée par son insistance, avait dit *oui*. Mais ce n'était qu'un *oui* de lassitude; à peine le mot prononcé, un désespoir la saisit. Ma mère m'a souvent raconté cette crise, dont le poids était retombé sur mon père, qui avait dû aller dire à D. que Geneviève Bizet ne voulait plus le voir. Ses amis, sa liberté, elle ne concevait rien d'autre. » Intéressant éclairage sur un épisode de la vie du fils naturel de l'auteur du *Festin d'Ésope*, dans un ouvrage riche de mille éclairages sur une passionnante dynastie.

François LUGUENOT

Jacques Nam, petit neveu de Charles-Valentin Alkan

Si le nom de Jacques Nam évoque pour quelques alkaniens un artiste de haute volée, son nom est davantage connu des amateurs d'arts picturaux et plastiques. Né en 1881 et mort en 1974, Jacques Lehmann, dit Jacques Nam, était le fils de Marie Marix, elle-même fille de Céleste Morhange, la sœur aînée de Charles-Valentin Alkan. Il était également l'oncle de Jacqueline Cuzelin, membre et soutien de notre association depuis son origine. Issu d'une famille de musiciens (son père Mayer-Marix fut connu au siècle dernier comme fabricant de l'harmoniflûte pour lequel il arrangea et publia une foule d'œuvres), il montra dès son jeune âge des dons pour le dessin. À 19 ans il entra à l'école des Beaux-Arts, dans l'atelier de Gérôme, où il prit peut-être un goût particulier pour le dessin animalier, domaine dans lequel il excella durant toute sa carrière. Dès 1900, il produisit des

dessins humoristiques pour des revues parisiennes, des dessins politiques pour *Le Journal*, *Le Figaro*, *La Liberté*, *l'Écho de Paris*. On lui doit aussi des illustrations d'ouvrages chez Flammarion, Delagrave ou Hachette (dont quelques mémorables volumes de la *Bibliothèque verte*). D'un voyage en Tunisie il rapporta de nombreuses aquarelles. Durant la Grande Guerre, il est affecté à la Section de camouflage, et exécute des séries de croquis et dessins qui se trouvent au Musée des deux guerres mondiales. Son travail pour les éditeurs ne l'empêche pas de se livrer à la peinture; il réalise quelques-uns de ses plus grands chefs d'œuvre en laque (panneaux, paravents). Il s'adonne également à la sculpture; des bronzes de la plus grande beauté et des porcelaines de Sèvres sont édités. En 1935, il édite lui-même *Chats*, un album de cinq eaux fortes en couleur accompagné de textes de Colette. En 1960, les Éditions mondiales font paraître *Eux mes chats*, recueil de 70 dessins et 45 poèmes qu'il a lui-même écrits, préfacé par Paul Léautaud et Jean Cocteau. Une soirée organisée au musée de Vernon en juin 1995 a permis de redécouvrir qu'il fut aussi un compositeur de chansons

Aujourd'hui, c'est madame Cuzelin qui gère le legs de son oncle, et en particulier le tirage limité des bronzes. Elle organise régulièrement des expositions dans des galeries et des musées français et étrangers. Notre bulletin ne permet pas de reproduire d'illustrations en couleur: nos lecteurs devront donc se contenter d'imaginer les sublimes *Deux tigres* en laque de Chine gravée par exemple. Nous avons tout de même introduit quelques dessins contrastés qui ne seront pas trop trahis.

Le texte que nous présentons et qui se poursuivra dans le prochain bulletin, écrit par Jacques Nam en 1956, est une évocation de Colette et de la collaboration du dessinateur avec la romancière. Il n'a certes aucun rapport direct avec Alkan, mais je lui trouve un ton délibérément attachant qui mérite bien qu'on l'édite. De surcroît, nous restons « en famille », et il n'est point indifférent de mieux connaître cette dynastie d'artistes. Faut-il d'ailleurs voir une quelconque filiation entre les évocations burlesques du grand-oncle Charles-Valentin sur la mort d'un certain perroquet, la quasi ménagerie que Delaborde abritait chez lui, et l'amour des chats de Jacques Nam?

François LUGUENOT

Sur Colette

On a beaucoup écrit sur Colette. Son talent, sa vie privée et artistique lorsqu'elle était la femme de Willy ont défrayé les chroniques parisiennes pendant de longs mois. Un livre récemment paru de Maurice Goudekot, son troisième mari, évoque les souvenirs d'une vie sentimentale et conjugale de celui qui partagea avec la grande romancière les années d'une maturité prodigieuse d'heureux témoignages littéraires, fruits de nombreuses œuvres célèbres.

Il n'est cependant question dans ce volume que d'une Colette déjà parvenue à la célébrité, sans que soit évoquée sa prime jeunesse. Sa véritable biographie reste à faire, mais ce n'est pas mon propos.

Laissant de côté louanges et critiques, je veux simplement conter la façon assez originale dont je devins un de ses illustrateurs, ainsi qu'un ami, liés surtout par l'amour commun que nous avons pour les bêtes, pour les chats en particulier.

Les premiers dessins que je fis pour une de ses œuvres remontent à l'époque où, quoique n'étant plus madame Colette Willy, elle signait encore de ces deux noms sa correspondance privée ainsi qu'on le verra plus loin.

Nous sommes en 1911 au moment où sa réputation littéraire est encore imparfaitement établie. Seuls les *Claudine*, *Les Vrilles de la vigne* et les *Sept dialogues de bêtes* ont été publiés. Par contre, cette jeune romancière se trouve alors sous le coup d'une réputation plutôt défavorable due à certains agissements de son premier mari qui lui fit jouer dans sa vie privée un rôle assez équivoque. Elle s'en moqua, d'ailleurs, peu soucieuse des considérations bourgeoises. Faisant fi des

« qu'en dira-t-on », elle suivit alors le chemin que lui dictaient ses goûts, partageant sa vie difficile entre le théâtre et la littérature. Son admirable simplicité, son érudition ainsi que son grand talent lui firent mépriser toutes les médisances verbales ou imprimées.

En juin 1911 eut lieu, à la galerie Le Goupil, 11 rue de la Ville-l'Évêque, l'exposition des Dessinateurs humoristes. J'y exposais quelques dessins de femmes avec des animaux. Charles Saglio, alors directeur de *La Vie parisienne*, les ayant remarqués et demandés, m'adressa cette lettre :

La Vie parisienne
29, rue Tronchet, VIII^{ème}

12 avril 1911

Cher Monsieur Nam,

Excusez-moi de vous répondre si tardivement, je reviens du Midi et je trouve votre lettre sur mon bureau. Je ne vous ai demandé qu'une réplique, un calque si vous voulez de votre aquarelle au salon des Dessinateurs humoristes représentant une jeune femme avec des chiens. Mais il faudrait que j'eusse le calque dans le courant de mai (avant le 5) pour pouvoir l'utiliser pour l'Exposition canine. Plus tôt je l'aurai mieux cela vaudra.

Et pourquoi ne venez-vous rien me proposer pour *La Vie parisienne*? Vous feriez de très jolies pages, chastes, sur le bois et je les publierais avec plaisir. Venez donc m'apporter des dessins un de ces *prochains* matins.

A vous bien amicalement
Signé : Charles Saglio

Je dessinais alors dans plusieurs périodiques illustrés : *Le Rire*, *Le Sourire*, *Le Bon-vivant*, etc. Ayant comme camarades tous les débutants de cette époque : Abel Faivre, Poulbot, Iribe, Préjelan, Mirande, Ricordo-Florès, Marty, Gus Bofa, Carlègle, Georges Delaw, Labordes, Falké et combien d'autres, hélas, presque tous disparus aujourd'hui. Génération de bons dessinateurs. J'acceptais avec joie une collaboration à *La Vie parisienne*. Saglio qui venait d'éditer de Colette *Les Vrilles de la vigne*, lui demanda pour son journal un roman qu'il devait publier hebdomadairement, par chapitres. Ce fut *L'Entrave* qu'elle donna. Saglio me chargea d'en exécuter les illustrations.

A dater de ce jour, du 15 mars 1911 au 25 octobre de la même année, tous mes dimanches furent sacrifiés au travail. Colette, régulièrement en retard pour donner son manuscrit qu'elle semblait écrire à la semaine, l'envoyait à Saglio le samedi soir ; celui-ci me le faisait parvenir sitôt reçu mais, comme je devais lui retourner mon dessin pour le lundi matin, pendant vingt et une semaines exactement, mes dimanches furent consacrés à Colette. Elle n'en a jamais rien su. Cette collaboration d'ailleurs ne joua aucun rôle dans mes relations avec elle, du moins dans l'immédiat. Ce fut tout autrement que je fis sa connaissance.

Voici comment.

Ayant remarqué dans la vitrine d'un libraire, sans que j'en connusse l'intérêt littéraire, mais simplement attiré par ce titre : *Sept dialogues de bêtes*, j'achetai ce volume et le lus aussitôt. Ce fut une joie sans égale. Je retrouvais dans ces histoires empreintes de la plus attachante psychologie animale, toutes les pensées que j'avais moi-même sur la gent féline et canine. Ce livre avait été conçu et écrit alors que Colette passait de tristes journées d'abandon dans une propriété franc-comtoise, le Domaine des Monts-Boucons.

Elle-même a signalé la naissance de ce livre par ces lignes :

« Je m'éveillais vaguement à un devoir envers moi-même, celui d'écrire autre chose que les *Claudine*, et, goutte à goutte, j'exprimai les *Dialogues de bêtes* où je me donnai le plaisir non point vif, mais honorable, de ne pas parler de l'amour. Autre récompense, la meilleure : j'eus la belle préface de Francis Jammes. »

Mon parti fut vite pris. J'illustrerais cet ouvrage pour moi, pour mon plaisir tout simplement. Sans attendre, je débrosche le livre et commence à dessiner dans les marges des croquis de Toby-Chien, de Kiki-la-Doucette, au gré de ma fantaisie, tels que je me les imaginais.

Quel plaisir de suivre dans leur comportement ces deux compagnons, tantôt gais, tantôt mélancoliques, jaloux, hargneux, malins, retors, auxquels Colette avait donné une âme humaine.

Un ami me surprit un jour travaillant à ce livre.

« Tiens, me dit-il, tu illustres les *Dialogues de bêtes* ? »

– Oui, mais uniquement par plaisir. C'est un joie personnelle que je m'offre et non une commande.

– Pourquoi ne montres-tu pas cela à Colette, je suis sûr qu'elle s'en amuserait.

– Peut-être, mais je ne la connais pas.

– C'est facile, reprend mon ami. Va la voir, elle demeure à deux pas de chez toi, du 13 de la rue Nicolo au 57 de la rue Cortambert, il n'y a pas loin. »

A cette époque, l'avenue Paul Doumer n'était pas percée ; dans la partie comprise entre la place Possoz et le Trocadéro, de nombreux pavillons entourés de jardins faisaient le charme de ce quartier privilégié. On ne retrouve plus aujourd'hui cet aspect un peu provincial du Vieux Passy, devenu comme ailleurs une cité de pierre et de ciment.

Au 57 rue Cortambert (tronçon de rue qui n'existe plus aujourd'hui), tout au fond d'un jardin dissimulé sous les arbres, s'élevait un joli pavillon. Le peintre Anquetin, cet élégant cavalier qu'on rencontrait alors tous les matins au Bois, l'avait habité longtemps.

C'est là qu'après bien des hésitations, je me risquai d'aller trouver Colette, nouvelle locataire de cette demeure. La grille franchie, j'expliquai à la domestique, venue m'ouvrir, le but de ma visite (était-ce déjà la fidèle Pauline ? Je ne saurais le dire).

Après quelques instants, celle-ci revint, me priant d'excuser sa maîtresse qui, souffrante, ne pouvait me recevoir. À vrai dire, je m'attendais un peu à cette réponse. Cependant, étant dans la place, voulant tenter ma chance, je priai la servante de bien vouloir remettre à sa maîtresse le livre que je lui apportais en ajoutant que je lui écrirais à ce sujet.

Ce que je fis de suite en rentrant chez moi. J'expliquai à Colette qu'elle devait savoir qui j'étais puisque chaque semaine paraissait un de mes dessins illustrant son roman *L'Entrave*. Tout en exprimant l'intérêt que je portais à ses *Dialogues de bêtes*, je lui demandai son avis sur ma façon d'interpréter Toby-Chien et Kiki-la-Doucette. Ma lettre partit aussitôt.

Le lendemain, je recevais celle-ci :

Cher Monsieur,

Je m'excuse de n'avoir pu vous recevoir aujourd'hui et je suis contente d'avoir vu de charmantes bêtes en marge des *Dialogues*. Les chats sont tous exacts et séduisants. Oserais-je vous dire que Toby-Chien ressemble moins à lui-même et que vous semblez avoir vécu moins longtemps avec les bulls ? J'aimerais bien aussi ne trouver que des bêtes dans les marges. Pas même un pied humain, pas même le gentil paysage...

Attendez, attendez, la frise égyptienne est bien jolie, il ne faut pas la supprimer. Il faut que je vous parle.

Voulez-vous venir mardi à 2 heures et demie.

Croyez, chez Monsieur, à mes sentiments les meilleurs.

Colette Willy.

Il est à signaler que Colette n'employait pas encore le papier bleuté qui devint le seul sur lequel elle écrivit par la suite tant d'œuvres célèbres. Cette lettre était une feuille de papier jaune-verdâtre, papier assez fort, enveloppe en long, qui me fut portée à la main.

Mardi, 14 heures 30. Exact au rendez-vous, j'arrive rue Cortambert un peu intimidé, moins par la crainte d'être mal reçu que celle d'être importun... D'où vient que certaines appréhensions rendent gauche et maladroit ? Leurs causes sont différentes suivant qu'on demande ou qu'on reçoit.

Cette impression de gêne disparut rapidement d'ailleurs car je me trouvais devant une femme accueillante, venant à moi la main tendue. Je fus reçu comme un camarade de longue date.

Je ne connaissais Colette que par des photos, la représentant à différentes époques de sa vie théâtrale. Une en particulier, parue dans un numéro spécial du journal *Vu* de juillet 1932, consacré à la période 1900. Je l'ai bien amusée plus tard en la lui montrant car elle était représentée dans cette revue par une photo datant de 1908, demi-nue, portée en triomphe par quatre solides lutteurs aux anatomies avantageuses avec au bas de l'image cette légende : « Colette Willy fait son entrée à la fête du centenaire du "grand soir" qui a eu lieu au théâtre des Arts. »

C'était l'époque où elle jouait la pantomime avec Georges Wague à l'Olympia, cependant que la chronique parisienne était peu tendre pour ses exhibitions audacieuses...

Comme ceci est déjà loin... et changé !

Me voici donc face à Colette. De suite, je suis conquis par sa bienveillante simplicité ainsi que ses paroles de bienvenue. Un charmant accent bourguignon s'accorde à merveille avec ses phrases brutales mais choisies. Avec son visage en triangle très particulier, ils se complètent dans une originalité naturelle qui font de Colette un personnage vraiment pas comme tout le monde.

Nous entrons immédiatement dans le vif du sujet : *Les Dialogues de bêtes*.

« C'est une très bonne idée que vous avez eue, me dit-elle, de dessiner ces petits animaux en marge des textes. Pourquoi n'iriez-vous pas trouver Alfred Valette au *Mercur* de France et lui proposer de faire une réédition illustrée ?

– Bien volontiers, mais je ne sais trop quel accueil me fera Valette que je ne connais pas.

– Allez-y de ma part, me dit Colette, c'est un homme charmant, vous serez bien reçu. »

Il fut donc convenu que je prendrais rendez-vous avec lui.

« Mais avant je voudrais achever mes dessins de ce livre. Pour le compléter dans l'esprit de vos héros à quatre pattes, je serais heureux que vous m'autorisiez à prendre quelques croquis de Toby-Chien que je n'ai jamais vu. »

Accord complet. On fait venir le personnage, adorable petit bull, dodu, ramassé, court ou plutôt courte sur pattes, car c'est une dame, avec une petite gueule tenant du masque japonais et de la grenouille. Colette se livre pour cette présentation à une mimique spéciale, utilisant un langage énigmatique, sorte d'idiome seul compréhensible entre bêtes et gens qui s'aiment. Chacun de nous possède un vocabulaire particulier pour s'entretenir avec ses compagnons à quatre pattes. Aucun ne tient le même langage et tous se comprennent.

Cette conversation se poursuit par des sauts, des bonds, pour s'achever en course folle à travers les meubles et objets ornant l'atelier. Cependant je m'informe de Kiki-la-Doucette. Le chat persan bleu que l'on me présente n'est pas le modèle original du livre, mais l'hôte actuel comblé de caresses, amical compagnon du bull, très réservé d'ailleurs dans ses relations amicales avec lui. Il a, comme tout chat digne de ce nom, l'illusion d'une réelle supériorité sur ce camarade obéissant servilement à la voix de sa maîtresse. De lui on n'obtient que ce qu'il daigne accorder. Majestueux comme une idole, immobile entre deux potiches, Kiki-la-Doucette trône sur un meuble et, comme tout chat digne de ce nom, ne touche rien mais frôle tout. Un fait est certain, entre gens qui s'aiment et comprennent les bêtes s'établit de suite un courant de sympathie dont elles sont le trait d'union.

Dès cet instant Colette et moi semblions nous connaître depuis longtemps. Elle m'en donna la preuve en me demandant de revenir le surlendemain prendre le café et dessiner Toby-Chien.

Rendez-vous pris, je rentre chez moi heureux de ce premier contact avec l'auteur du livre, que je considère parmi toutes ses œuvres comme une page unique de notre littérature contemporaine.

Deuxième visite chez Colette.

Introduit, je la trouve dans un grand atelier formant salon. Elle n'est pas seule. Un monsieur très élégant aux pieds duquel elle est assise sur le tapis, boit son café, un peu dans l'attitude d'un pacha ayant sa favorite auprès de lui.

Légère et vive Colette se lève.

« Sidi, je vous présente monsieur Nam.



Surpris, je regarde ce monsieur. Pourquoi Sidi? Il n'a rien d'un oriental.

– Je vous présente monsieur Henri de Jouvenel », dit Colette en me tendant une tasse de café. Je tâche d'être aussi à l'aise qu'eux, cependant qu'une certaine timidité s'empare de moi, d'autant que Colette de nouveau allongée à terre ne semble aucunement gênée de prodiguer à son ami des : « Mon petit Sidi » par-ci, « mon petit Sidi » par-là... accompagnés de regards complices.

Je compris tout de suite la situation et sans y porter attention, j'apprête papiers et crayons pour dessiner Toby-Chien couché auprès de sa maîtresse. Séance de travail. Celle-ci terminée, je prends congé de mes hôtes en leur demandant de bien vouloir venir en voisins visiter mon atelier. J'eus le plaisir quelques jours après de les recevoir au « Ronron » accompagnés du fidèle Toby-Chien. Tout

se passe donc fort bien. Je me mets activement au travail afin de terminer tous les dessins sur mon exemplaire des *Dialogues*.

Il est convenu que je dois le montrer à son auteur avant d'aller voir Valette. Je l'apporte donc rue Cortambert pour le reprendre quelques jours après.

Je reçois alors cette lettre de Colette écrite cette fois sur papier bleu :

57 rue Cortambert.

Cher Monsieur,

Vous m'arrachez bien tôt ce livre qui charmait ma bronchite. Comme il a cru et embelli depuis l'autre jour ! (je ne pourrais pas en dire autant, je suis en assez mauvais état).

Donnez-moi des nouvelles du Mercure et de vos intentions et croyez-moi bien cordialement vôtre.

Colette Willy

Le chat au plat de sciure est l'un des plus beaux.

Sans attendre, je me rends au Mercure de France. J'affronte toujours avec une certaine gêne désagréable au moment d'aller proposer quelque chose de moi. Chaque fois j'éprouve cet affreux pressentiment que j'arrive mal à propos.

Cependant dans le cas présent, j'étais plus rassuré, venant de la part de Colette.

26, rue Condé, vieille demeure sombre et humide, vieil escalier à rampe poisseuse. Cette maison d'édition semble avoir conservé toute la poussière des siècles passés.

Sur une pancarte, je lis « secrétariat ». J'entre dans une pièce mal éclairée. Je distingue à contre-jour deux hommes qui parlent ensemble. L'un d'eux, petit visage taillé comme un bois du moyen-âge, faux col, cravate noire, costume sombre, a tout à fait l'air d'un croque-mort. J'ai su par la suite que cet étrange personnage était Paul Léautaud, ce Léautaud que j'ai connu plus tard, trop tard, hélas, car à travers ses œuvres que j'apprécie énormément, surtout lorsqu'il écrit sur les bêtes, je retrouve tout ce que j'éprouve moi-même et que je voudrais exprimer aussi bien que lui.

Comme il me fallait voir le directeur, je monte chez Alfred Valette. Venant de la part de Colette, je suis reçu très cordialement. Avec attention il regarde le livre que je lui apporte, puis :

« C'est fort bien, dit-il. Précisément l'édition des *Dialogues* non illustrée étant presque épuisée, je suis d'accord pour faire une nouvelle présentation avec vos dessins. Laissez-moi ce livre, je vais étudier la question des clichés et vous ferai signe prochainement. »

Hélas, malgré la bonne volonté de chacun, comme au Mercure de France on n'avait pas l'habitude de faire des éditions illustrées, beaucoup de clichés durent être recommencés. L'impression laissa également à désirer. Justifications mal faites, dessins imprimés de travers, bref ce volume, une fois terminé, ne me donna pas pleine satisfaction, même les 25 exemplaires sur papier d'Arches s'en ressentirent au point de vue perfection.

Entre temps, Colette et Henri de Jouvenel vinrent à mon atelier, nos relations s'affirmèrent et je les revis souvent.

Quelques mois passèrent. Au premier janvier 1912, j'envoyai à Colette un message de nouvel an agrémenté d'un petit dessin. Je reçus cette réponse :

57 rue Cortambert

La jolie carte que je trouve en revenant de Grenoble ! vous « tenez » l'angora blanc comme personne.

Merci, cher Monsieur. Et quand paraissons-nous ? Je n'ai pas de nouvelles des *Dialogues*.

Bonne année et bonne poignée de mains.

Colette Willy

Enfin, après bien des retouches et de nombreuses difficultés, les *Dialogues* paraissent au Mercure de France en août 1912, 25 exemplaires de luxe furent tirés sur vergé d'Arches. Le numéro 13 me fut donné par Valette et Colette, qui, très gentiment, orna cet exemplaire de cette dédicace vraiment flatteuse.

« A NAM qui a peint mieux que moi Toby-Chien et Kiki-la-Doucette, en amical souvenir de Colette Willy. »

Les années passent. La guerre 1914-1918.

D'autres années encore. Sans nulle raison, je cessais de voir Colette qui était devenue madame Henri de Jouvenel... divorça... puis... mais ceci ne me regarde pas.

(à suivre)

Nouvelles diverses

- Marc-André Hamelin, qui a signé un contrat d'exclusivité avec la firme britannique Hyperion, avait enregistré les sonates de Scriabine, et le double album a paru au printemps. Faut-il souligner la flamboyance de cette interprétation exceptionnelle? Évidemment, pour les critiques de *Diapason* qui préfèrent se pâmer de plaisir devant les mièvreries de Thibaudet dans Debussy ou les grossières erreurs de lecture de Sermet, ce disque est frustrant. Mais pour le reste de la critique, tant française qu'anglo-saxonne, voilà une version qui fait naturellement date. La maîtrise technique est bien entendu totale, mais dans ces œuvres difficiles, c'est peut-être la maîtrise intellectuelle qui est la plus impressionnante. L'intégrale de Roberto Szidon chez DGG étant devenue difficile à obtenir, la version de Marc-André règne sans partage.
- Le festival de Husum en Allemagne du nord se déroule cette année du 17 au 24 août 1996. On pourra y entendre Piers Lane (Weber, d'Albert, Karg-Elert, Rosenthal et Grainger), Abdel Rahman El Bacha (Fallas, Schumann, Fauré et Rachmaninov), Artur Pizarro (Dukas, Fauré, Debussy et Chabrier), Igor Shukow (Pescetti, Scriabine, Clementi et Ravel), Hamish Milne (Hummel, Goedike, Liszt et Medtner), Carlo Grante (Clementi, Sorabji, Liszt, Schubert-Godowsky et Chopin-Godowsky), Kathryn Scott (Poulenc, Bridge, Fauré et Chabrier) et le grand Marc-André Hamelin (Scriabine, Roslavetz, Medtner, Gnáttali et Grainger). Pour toute information, adressez-vous An die Buchhandlung C.F. Delff, Krämerstraße 8, D-25813 HUSUM (RFA), téléphone: 0 48 41/21 63 et télécopie: 0 48 41/8 16 86. Vous y rencontrerez nécessairement Peter Grove, secrétaire de l'Alkan Society, qui est un des habitués de ce festival dont la qualité et l'originalité ne se démentissent pas.

Dépôt légal : juillet 1996

ISSN 0995-5216